

Malraux en Indochine : l'au-delà des frontières

Sébastien Cauquil, Montpellier III

S'interroger sur le statut de Malraux en tant qu'homme « sans frontières » suppose, d'après la préposition privative, l'abolition des limites. Mais peut-on faire fi des limites géographiques et des différences qui nous séparent ? Cette question très problématique d'absence de frontières appelle une lecture nouvelle de l'aventure indochinoise qui me permettra d'insister sur la satire employée dans *L'Indochine* et *L'Indochine enchaînée*.

Nous nous demanderons comment le désir de traverser les frontières rencontre une limite symbolique représentée par l'administration coloniale et, partant, comment le discours satirique subvertit son système.

Tout d'abord, nous verrons combien le goût de l'aventure se heurte à l'administration qui broie ce qui ne fait pas partie de ses rouages. Mais la frontière imposée par cette dernière se trouve transgressée par la voie (voix) satirique. Enfin, avant d'examiner les moyens de la satire nous en étudierons les cibles.

L'aventurier sans frontière

L'épisode indochinois, qui aurait bien pu se terminer en mésaventure sans l'initiative de Clara Malraux auprès d'écrivains célèbres comme Breton ou Mauriac, est bien connu de la critique malrucienne.

Malraux quitte la France en 1924 essentiellement pour deux raisons : d'une part, il a perdu beaucoup d'argent car les valeurs mexicaines se sont effondrées ; il voit donc l'opportunité de se renflouer rapidement en ramenant des vestiges du temple de Banteai-Srey pour les vendre. D'autre part, il est motivé par l'envie de faire franchir à des œuvres d'art les limites géographiques pour éclairer les rapports entre l'art khmer et siamois ainsi que l'identité proprement occidentale. N'oublions

pas qu'il devait faire profiter le musée Guimet de ses recherches et d'une partie de ses trouvailles. Selon Walter Langlois, Malraux disait à propos d'une exposition de Galanis en 1922 : « Nous ne pouvons sentir que par comparaison. »¹ Et pour rapprocher deux civilisations et sans doute mieux appréhender sa propre identité et culture, il faut franchir les seuils qui nous séparent des autres et restreignent notre champ intellectuel.

Traverser les frontières suppose aussi le désir d'exotisme et de découverte de cet « ailleurs » colonial rêvé à travers des ouvrages spécialisés comme l'Inventaire, « L'Art d'Indravarman » de Parmentier, ou encore les écrits de moines bouddhistes du XIIIe siècle, comme le rappelle Clara Malraux : « Que savions-nous d'autre du Cambodge que ce que nous en avaient appris Loti, l'Inventaire et les récits de moines chinois dont l'expérience était vraiment trop lointaine pour nous être encore utile ! »² L'inconnu génère une part de fantasme qui poussera Malraux à traverser les frontières. Malraux a commencé à lire Loti avant sa quinzième année et il « appréciait particulièrement *Un pèlerin d'Angkor* »³ selon Nathalie Lemièrre-Delage. Clara Malraux, en plus de Loti, évoque Conrad mais pour signifier aussi l'appréhension qu'elle ressentait à l'époque : « On a toujours trop lu. Ma rêverie se souvenait –ou présentait-elle ?- de *Cœur des ténèbres*. »⁴ C'est à la rencontre d'une Indochine rêvée et littéraire que le couple ira.

Le projet d'André Malraux semble d'une facilité déconcertante comme s'il s'agissait de sortir de France pour une quelconque chasse au trésor : « - Eh bien, nous allons dans quelque petit temple du Cambodge, nous enlevons quelques

¹LANGLOIS, Walter. G., *André Malraux, l'aventure indochinoise*, Paris, Mercure de France, 1967, p. 8.

²MALRAUX, Clara, *Nos vingt ans, Le Bruit de nos pas II*, Paris, Grasset, 1992, p.119.

³LEMIÈRE-DELAGE Nathalie, « Le premier séjour indochinois d'André Malraux », *Malraux et l'Asie*, actes du colloque du 9 février 2009, Présence d'André Malraux n°8/9, Poitiers, 2011, p.70.

⁴MALRAUX Clara, *Nos vingt ans, op. cit.*, p.120.

statues, nous les vendons en Amérique, ce qui nous permettra de vivre ensuite tranquilles pendant deux ou trois ans.»⁵ La connaissance livresque a sans doute un peu faussé l'image qu'il se faisait du pays ; qui plus est, le Cambodge sous le protectorat français devait être le prolongement de la métropole pour ce qui est des valeurs, des lois et des institutions. C'est en ce sens que les frontières s'estompaient pour lui.

Mais Malraux, même s'il avait plus ou moins acquis la certitude que le temple de Banteaï-Srey était abandonné, était en train de transgresser d'autres seuils : ceux de la loi. Même si celle-ci était assez floue, le décret du 21 août 1923 interdisait les vols à répétition pour préserver le patrimoine indochinois. La suite est connue : Chevasson, André et Clara Malraux se font arrêter alors qu'ils reviennent du temple avec des bas-reliefs.

Le procès et la vision des limites

Le procès qui s'en suivit fut une suite ubuesque de partialités, de dysfonctionnements, de manquements à la loi. Malraux prend conscience d'une frontière plus symbolique que géographique: comment la justice coloniale peut-elle être aussi différente de celle de la métropole ? Pourquoi une telle collusion de la justice et de l'administration pour le faire tomber ?

L'instruction avait pourtant commencé sous les meilleurs auspices avec la présence du juge Bartet qui fut exemplaire. Malraux, plein d'illusions, a confiance en la justice coloniale. Il croit récupérer très vite ses statuettes et ses bas-reliefs pour les étudier. Mais l'administration fit pression sur le juge pour que Malraux et Chevasson soient mis sous les verrous. Bartet, s'étant aperçu rapidement du caractère infondé de l'accusation, est remplacé sur-le-champ, avant d'avoir prononcé un non-lieu. Les deux hommes furent donc inculpés après six mois d'instruction. Le procès débuta le 16 juillet 1924 sous la présidence du juge Jodin, visiblement dès le début nettement moins favorable à Malraux que Bartet. Jean Lacouture précise que « Le procès d'André Malraux et de Louis Chevasson, accusés de "bris de monuments" et de "détournement de

⁵*Nos vingt ans, op. cit.*, p.118.

fragments de bas-reliefs dérobés au temple de Banteai-Srey, du groupe d'Angkor'', s'ouvrit enfin devant le tribunal correctionnel de Phnom-Penh, le 16 juillet 1924, à 7 h 30. Il devait occuper trois audiences réparties sur deux journées. Le public était venu nombreux, attiré par l'étrangeté de l'affaire et la personnalité du principal accusé. »⁶ Le parti pris de ce juge ne laissait aucun doute quant à l'issue du procès : il n'aimait pas Malraux dont la personnalité et la fréquentation des cercles littéraires d'avant-garde l'agaçait visiblement... De plus, la stratégie principale de l'accusation consistait à nier les talents de Malraux en matière d'archéologie, afin de prouver que sa venue en Indochine était uniquement motivée par des intentions crapuleuses. Après les prises de parole de Malraux l'accusation fut bien déstabilisée tant il était évident que le jeune homme possédait une culture hors norme en matière d'archéologie. Elle ne renonça pas pour autant à prouver que Malraux n'était qu'un vulgaire pilleur de temple, assoiffé de profit. Il y eut, dans ce sens-là, un faux témoignage de la part de Crémazy : ce dernier raconta que le ministère des Colonies, avait envoyé un télégramme chiffré au gouverneur général et au directeur de l'E.F.E.O. pour « les prévenir que le jeune homme en question était "un suspect à surveiller" »⁷. Même si le fameux document ne fut jamais versé au dossier comme preuve à charge, le témoignage infondé de Crémazy fut retenu. Malraux, d'ailleurs, dans l'une de ses chroniques⁸, déplore la fabrication de fausses preuves : « De temps à autre, nous voyons ainsi apparaître des renseignements inattendus. "D'où viennent-ils ? demande la défense. Ils ne sont pas au dossier. – Qu'à cela ne tienne, répond l'accusation. Nous allons les y mettre" » (VI, 180). Il reprochera

⁶LACOUTURE Jean, *Malraux une vie dans le siècle*, Paris, Seuil, 1976, p. 54.

⁷LANGLOIS W. G., *op. cit.* p. 39.

⁸MALRAUX, André, Chronique de Saïgon IX de *L'Indochine enchaînée, Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome VI, pp.177-180. Pour plus de simplicité, toutes nos références extraites de la Pléiade seront désormais indiquées entre parenthèses après la citation. Nous préciserons la tomaisson(VI en l'occurrence pour les articles de Malraux) et les numéros des pages concernées.

aussi à la justice son manque de dépendance et ses accointances avec le gouvernement matérialisés par le « dossier administratif ».

Deux faits sont à souligner pour la suite des événements : tout d'abord un soutien littéraire en France sans faille qui permit à Malraux de gagner en crédibilité et d'obtenir ensuite une compression, puis un abandon complet des peines, après un pourvoi en cour de cassation. Cet abandon progressif des peines reste énigmatique ; quant aux sculptures en question, elles furent définitivement confisquées à Malraux.

Malraux entrevoit, après ce procès, le fossé entre la justice prodiguée par la République en métropole et la réalité faite d'oppression et de privilèges en Cochinchine. La France n'a visiblement pas su exporter ses valeurs en matière de liberté, d'égalité et de justice. En outre, le combat que Malraux va mener naît de l'acharnement contre lui d'une presse financée par la toute puissante administration. Il aura l'occasion dans sa troisième lettre au directeur de *L'Impartial*, Chavigny, de réaffirmer l'existence d'une barrière qui empêche tout rapprochement avec les Annamites : « Nous avons ainsi une politique française en France, et une autre en Indochine. C'est un bon moyen d'assurer l'ordre. Mais le monopole avant tout » (VI, 86).

La satire et ses combats

Selon Northrop Frye, « la satire est une ironie militante »⁹ basée sur la carnavalisation, le dialogisme, l'alliance du comique et du sérieux (le *spoudogeloion*). Elle montre des affinités avec d'autres registres, comme l'ironie ou le polémique. Les frontières de la satire, pour poreuses qu'elles soient, gardent quand même leur légitimité¹⁰ au regard de l'intention satirique et

⁹ FRYE Northrop, *Anatomie de la critique*, Paris, Gallimard, 1969, p. 272.

¹⁰ « Ainsi le polémiste reconnaît l'existence de deux opinions, la sienne et celle de l'adversaire, et les discute en parallèle afin de réfuter le discours adverse. En revanche, le pamphlétaire exclut le discours d'autrui pour ne développer que ses propres idées. Enfin, le satiriste adopte le discours de l'autre mais en le caricaturant de façon à le disqualifier. La satire seule

de ses invariants. Le satiriste passe la réalité au crible avec humour pour révéler des vices et des injustices et proposer d'autres valeurs.

« La parole qui tue » de Malraux et Monin trouble l'administration coloniale dont les abus de pouvoir étaient fréquents. N'ayant aucun lien avec elle, les banques ou les groupes commerciaux, leur journal baptisé *L'Indochine* pouvait donc s'affranchir des limites fixées par les pouvoirs en place. Ce « journal quotidien de rapprochement franco-annamite » comme l'indique son sous-titre, suppose l'envie d'implanter malgré les difficultés le modèle français en Indochine.

Le ton mordant et satirique de Malraux n'échappera pas à certains de ses détracteurs, parfois clairvoyants, comme Delong le directeur du *Saigon républicain* qui a déclaré que Malraux pastichait France et Voltaire. L'allusion le place bien dans une tradition satirique. En revanche, Malraux ne pastiche pas réellement ces auteurs car l'intention satirique est animée de véritables revendications qui dépassent le pur jeu littéraire. Notons également que Malraux possédait, entre autres, les droits de publication du *Canard enchaîné* dont la veine satirique a pu l'influencer.

Le satiriste oppose des valeurs aux contre-valeurs coloniales. L'éducation des Annamites est souvent au cœur des articles de *L'Indochine* : dans son premier numéro, Malraux cite le président du Conseil Paul Painlevé qui préconise un accès total à l'éducation pour les Annamites : « Notre enseignement, à tous les degrés, doit être accessible aux Annamites » (VI, 1113). Malraux défend cette cause en fustigeant ceux qui ne pensent qu'à accumuler des piastres : « J'ose ajouter en me répétant, que les Annamites seraient plus contents de voir leurs enfants apprendre à lire que de voir grossir M. de la Pommeraye » (VI, 163).

Mais son projet consiste surtout à encourager la venue d'Annamites en France. *L'Indochine* naît donc du désir de construire des passerelles entre les deux pays ; la fraternité pouvait faire voler en éclats une relation maître-serviteur

procède par distorsion. », DUVAL Sophie, MARTINEZ Marc, *La satire*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 185.

paraissant *a priori* indépassable. Dans « Sélection d'énergies », Malraux se désespère de la frontière administrative entre l'Indochine et la France : « Nos fonctionnaires (...) créent un état de fait qui correspond à l'interdiction pure et simple, pour un Annamite, d'aller en France » (VI, 118). Partant, Malraux reproche que les Indochinois trouvent, pour se former, d'autres destinations comme la Chine, l'Angleterre ou l'Amérique et risquent de revenir pour se révolter contre la colonie. Il dénonce tout ce qui entrave la liberté, celle des Annamites comme celle de la presse. Dans *Les Antimémoires* Malraux déclare : « Nguyễn Ai Quoc écrivait : *La France est un grand pays libéral qui n'exporte pas son libéralisme* » (III, 323). Malgré ce que disait le futur Ho Chi Minh, Malraux a pourtant bien voulu semer la graine de la liberté en tentant de décloisonner l'Indochine.

Il vilipende aussi la corruption, à commencer par celle de la justice, véritable garde-fou entre l'administration et toute menace du système.

L'affaire de Camau fait partie des scandales mis à jour par *L'Indochine*. Le gouverneur avait décidé de s'approprier les terres défrichées et fertiles de Camau lors d'une vente aux enchères en incluant des clauses exceptionnelles excluant n'importe quel acheteur et regroupant plusieurs lopins contigus. Cognacq spoliait donc ces terres, parmi les meilleures, par des procédés frauduleux. Mais Malraux, incrédule, ne manque pas de le rappeler à l'ordre : « Quant aux paysans de Camau, ils ont eu droit à sa sollicitude particulière. Il est allé lui-même, en personne, voir l'état de leurs rizières, afin de pouvoir, au besoin, les en déposséder bienveillamment » (VI, 137). Cet adverbe fait ironiquement écho à la « bienveillance » dont se targue l'hypocrite Cognacq dans le livre vert. Il démontre ainsi que le gouverneur est tout sauf disposé au bonheur de ses administrés, contrairement à ce qu'il laisse entendre. Malraux veut faire tomber les masques et révèle l'hypocrisie de cette politique.

Labaste est tourné en ridicule lorsque la présidence de la chambre d'agriculture lui échappe. Malraux le fait passer pour un être capricieux qui ne veut pas se rendre à l'évidence, tout en dénonçant les privilèges qui étaient les siens : une exonération d'impôt depuis une douzaine d'années, des prêts agricoles

facilement accordés entre autres. Évidemment, le soutien de Chavigny et de Cognacq est mis en avant, quitte à faire passer ce dernier pour encore plus incohérent qu'il n'est : " C'est ainsi qu'obéissant à la suggestion habile de *son ami et protecteur Chevrot*, depuis quelques semaines, il fait impudemment répandre le bruit qu' il possède une lettre personnelle par laquelle M. le gouverneur général Cognacq l'assure de toute sa sympathie et le considère toujours comme le seul véritable président de la Chambre d'agriculture. Nous attendons avec confiance, de la part de M. le gouverneur, un démenti formel à un pareil bruit, de nature à porter préjudice grave au prestige du Chef de la Colonie" (VI, 114). Malraux se moque de Cognacq puisqu'il se doute bien qu'il n'effectuera jamais un tel démenti.

C'est sans doute dans sa « Lettre ouverte à M. Alexandre Varenne », le remplaçant de Cognacq, que Malraux décrit le mieux la dépravation du système : ploutocratie, détournement de biens publics, appropriation de biens illégale, presse subventionnée par le gouverneur et donc verrouillée et à ses ordres, etc.

Malraux dénonce des impôts trop lourds qui finissent par être détournés, notamment dans « La mortalité infantile et la répartition des impôts ». Philippe Delpuech rappelle dans ses notes que seulement trente pour cent des recettes fiscales étaient utilisés pour financer des projets d'intérêt général, le reste était la plupart du temps détourné. La cupidité et l'absence de morale sont ainsi visées. Cette cupidité aboutira d'ailleurs sur l'affaire Bardez.

Les cibles

La subversive communication satirique repose sur trois actants: la cible clairement identifiable, le satiriste-émetteur et le destinataire.

Dès le second numéro, paru en juin 1925, Malraux choisit les cibles les plus représentatives de la corruption avec sa « Première lettre de Jacques Tournebroche à Jérôme Coignard » placée sous l'égide d'Anatole France¹¹. Cognacq, le gouverneur

¹¹À qui l'on doit *la Reine Pédauque* et *Les Opinions de Jérôme Coignard...*

de la Cochinchine, devient une cible. D'ailleurs, « pour qu'il y ait satire, la présence d'une cible clairement identifiable est indispensable »¹² selon Sophie Duval.

Malraux affuble Cognacq du sobriquet caricatural « Je-Menotte ». Le nom réduit le personnage à un trait hypertrophié qui dénonce ici l'injustice et la fâcheuse tendance à emprisonner les opposants. En effet, l'« une des façons les plus simples de déshumaniser un fantoche est de l'affubler d'un nom étiquette qui affiche son travers dominant »¹³ confirment Duval et Martinez dans *La Satire*.

Derrière le masque de Tournebroche se dissimule Malraux le satiriste. Ce personnage- *persona*- est le fruit d'un *ethos* qui représente l'exact opposé de Cognacq le pervers. Malraux avance masqué pour cette première attaque, il médiatise sa critique par le biais des personnages de Tournebroche et de son maître Coignard.

Ainsi Tournebroche se définit comme étant philanthrope, bienveillant, à la fois naïf et éclairé. Cette « naïveté foncière » dont il se targue n'est pas anodine puisqu'il s'agit d'un des masques du satiriste. On se souviendra de *Candide* ou de *L'Ingénu* de Voltaire qui exploitent la *persona* du naïf pour mettre en lumière un monde pervers. La satire procède effectivement souvent par opposition. Malraux reproche à Cognacq son hypocrisie : « Le principe d'ordre, dont vous avez jusqu'ici couvert vos actions, chacun reconnaît qu'il est un masque. » (VI, 33) L'autorité de Cognacq, puisqu'elle ne même pas à l'ordre, est ridicule. Malraux le tiendra pour principal responsable des dévoiements de la politique en Cochinchine. Ajoutons à cela un dispositif narratif comique avec un Tournebroche qui se fait mettre à la porte et qui revient par la fenêtre crier son indignation.

Les journaux pro-colonialistes sont aussi des cibles dont la collusion avec le pouvoir est démontrée dans « Liberté de la presse ». Cognacq faisait en effet distribuer d'office aux fonctionnaires ces journaux avec lesquels Malraux avait maille à

¹²DUVAL Sophie, MARTINEZ Marc, *La satire, op. cit.*, p. 182.

¹³*Id.*, p. 195.

partir car ils l'avaient copieusement attaqué lors de son procès. Henry Chavigny de la Chevrotière, à la tête de *L'Impartial* subit le même traitement que le gouverneur. Il est affublé d'un surnom ridicule : « M. Henry d'En-avant-pour-l'arrière » ; celui-ci cristallise encore des défauts majeurs : cet homme dit apporter un progrès et offre en fait une régression ; il indique aussi, semble-t-il, quelque lâcheté. Il sera aussi surnommé avec humour « Chattigny de la Souricière » (VI, 192). Ce qui n'est pas innocent quand on sait qu'il a fait semblant de vouloir aider une Annamite à sauver son mari pour mieux la piéger et la dénoncer par la suite.

M. de la Pommeraye, directeur du *Courrier saigonais* et son gérant Staadt Delong, directeur du *Saigon républicain* n'échappent pas non plus à la diatribe malrucienne.

Malraux n'ignore pas qu'attaquer les chiens de garde de l'administration revient *in fine* à viser le gouverneur Cognacq.

Les fléchettes¹⁴

La satire redevient parfois sous la plume de Malraux ce qu'elle était à l'origine : « *satura* » désignait un mélange, un pot-pourri. On trouve des lettres, des dialogues imaginaires parmi les revues de presse, les chroniques et les articles de fond. Quoiqu'il en soit, « la satire reste toujours fidèle à son projet initial : opposer et imposer par la violence les options du satiriste à ses antagonistes. »¹⁵ Ainsi Malraux transgresse la norme de l'administration indochinoise et soulève la chape de plomb coloniale.

Différentes fléchettes sont employées pour atteindre les cibles, à commencer par l'ironie dont le principal moyen est l'antiphrase. Dire quelque chose pour faire entendre le contraire génère un décalage comique et nulle cible n'échappe à l'antiphrase avec Malraux : « Parlerai-je de vous monsieur de la Pommeraye ? Non. Vous êtes beau. Je vous aime. Jamais, autant qu'à vous contempler, je n'ai compris la vérité profonde de cette

¹⁴ Terme utilisé par Malraux lui-même avant sa « Lettre ouverte à M. de la Pommeraye » (VI, 40).

¹⁵ DUVAL S., MARTINEZ M., *La satire*, Paris, *op. cit.*, p. 64.

parole d'André Gide : « Une expression de visage fine et intelligente est le suprême bienfait de toute culture ». » (VI, 40) Malraux en louant l'intelligence de ses adversaires ne fait que souligner, pour celui qui décode l'ironie, leur ignorance et leur bêtise. Chavigny qui fait preuve de « génie » et de « clarté d'idées » (VI, 80) n'échappe pas à cela, de même que Delong : « Ingénieux, fin subtil, malin, astucieux, roublard, original. M. Delong m'oppose ma jeunesse. » Cette énumération ironique de termes laudatifs sous-entend le contraire de ce qui est dit. D'ailleurs la suite indique que le signifié devient clair avec une attaque frontale : « Eh ! monsieur Delong, quarante ans de bêtise n'ont jamais fait de l'intelligence. » (VI, 79) À de la Pommeraye il dira : « Vous respirez l'esprit comme la bravoure. » (VI, 41) Encore une antiphrase que le lecteur peut décrypter aisément puisque Malraux a fait passer auparavant cet homme pour un couard qui se cachait alors qu'il venait le provoquer en duel. Il y revient dans sa « Seconde lettre à M. de la Pommeraye » où il envisage de le rencontrer lorsqu'« apparaîtra – tel un diable sortant d'une boîte- l'athlète qui tire [ses] ficelles » (VI, 46).

Avec Cognacq, il accentue de manière répétitive la grande valeur dans « A Monsieur-je-Menotte » : « Je vais d'abord vous exprimer à quel point je suis touché par la grâce de vos procédés. Ils sont plein de grandeur (...) Vraiment vous êtes grand (...) Vous êtes grand mais vous avez les mains un peu sales. » (VI, 50) Le dialogisme est inhérent à l'ironie car Malraux donne la parole à l'un de ses ennemis en feignant de tenir pour vrai le propos : « Tout d'abord, nous sommes anti-français. M. Staadht le dit. » (VI, 40) Le dialogisme est aussi présent quand Malraux suggère de diffuser des informations pour former les femmes annamites et diminuer ainsi la mortalité infantile. Mais Malraux sait que si cette idée est tenue pour sienne, elle risque d'être qualifiée de « bolchéviste et révolutionnaire ». Malraux reprend ainsi les termes dont Chavigny le qualifie pour les retourner contre lui en lui montrant qu'il se situe du côté de la raison et de ceux qui veulent œuvrer pour le bien des Annamites : « Aussi bien est-ce être, en quelque façon, révolutionnaire, que de vouloir voir les impôts payés par les Annamites contribuer d'abord au développement de

l'Annam.» (VI, 164) Il y a dialogisme aussi lorsque Malraux intègre les discours d'autorité tout en les parodiant. Il recourt ainsi au jeu de mots dans l'ironique « Éloge de la torture ». L'antanaclase joue sur le champ sémantique du mot « attachement » pour mieux dénoncer l'écart entre l'objectif de la colonie consistant à accompagner un peuple et les supplices infligés aux Indochinois: « Si la France a demandé aux gouverneurs des colonies de tout faire pour obtenir l'attachement des populations, elle n'a pas parlé de l'attachement par les pieds, contrairement à ce qu'on croit d'ordinaire au gouvernement de Cochinchine » (VI, 130).

Kernan dans *The Plot of Satire* dégage trois catégories dans la rhétorique satirique : les tropes du « renversement » ; du « grossissement » et enfin de la « réduction ». ¹⁶ On retrouve ces catégories-là chez Malraux.

Dans « Encore ? » qui évoque l'affaire Bardez, l'accent est mis sur l'absurdité, le renversement de la logique :

« Nous avons appris que les accusés portent des cicatrices de blessures postérieures à leur incarcération. La défense s'en étonne. Quant à l'accusation, elle se contente de s'étonner de cet étonnement. Ne sait-on pas qu'en prison, tout naturellement, le corps des accusés se couvre de cicatrices ? Cela est bien certain. Nul n'en doute. C'est un effet de la nourriture, qu'ont observé tous les savants. » (VI, 176)

La philippique vise les brimades, les pressions exercées par la justice qui obéit à l'administration. Ici la logique a disparu. Il en va de même quand la défense souffre de l'opacité du système : « Je propose ceci : dorénavant, les rapports et autres pièces importantes des procès dans lesquels il est question de politique seront communiqués à la défense aussitôt après que les condamnés auront eu la tête tranchée. » (VI, 180) La pièce importante communiquée après la mort de l'accusé met l'accent avec humour sur l'incohérence et la dépravation de la justice. Dans la *Chronique [X] de L'Indochine enchaînée*, Malraux

¹⁶*Idem*, p. 230.

déplore que la défense soit victime d'iniquité, c'est pour cela qu'il propose un nouveau code qui singe à outrance l'absurdité ignominieuse de la justice indochinoise : « 1. Tout accusé aura la tête tranchée. 2. Il sera ensuite défendu par un avocat. 3. L'avocat aura la tête tranchée. 4 Et ainsi de suite [...] » (VI, 182). L'ordre logique qui voudrait qu'un accusé soit quand même d'abord défendu avant d'être exécuté est inversé ; on ne précise pas pourquoi l'avocat a droit au même sort. Rappelons que l'avocat de la défense, Gallet, a subi une tentative d'empoisonnement...

Le grossissement opère aussi pour balayer par exemple d'un revers de main les accusations de Chavigny : « Je ne suis pas seulement un voleur de bas-reliefs. Je vole aussi les vieux ciseaux, les dentiers hors d'usage, les clous rouillés, etc. sans parler des tours d'Angkor-Wat. » (VI, 92) Quand le journal ressuscite sous le nom d'*Indochine enchaînée*, Malraux écrit avec exagération : « Toute personne surprise à lire *L'Indochine* sera condamnée à mort et exécutée séance tenante. Les abonnés seront trucidés autant de fois que la durée de leur abonnement comprend de jours. » (VI, 123) Malraux ironise en édictant cet ordre comme s'il émanait de l'administration. De manière hyperbolique ici, la lecture de son journal conduit sur le champ à la mort. Enfin, la dernière phrase est d'autant plus absurde que la mort est unique. L'orgueil de Chavigny est observé avec le miroir grossissant de Malraux ; ainsi il lui prête ces paroles :

« Je veux un titre magnifique ! Je veux un grand chapeau avec des pompons en or et des grandes plumes rouges ! Je veux avoir des glands en argent aux basques de mon bel habit ! Je veux être nommé président d'honneur du syndicat de la Presse cochinchinoise » (VI, 172).

La mégalomanie de Chavigny, le ridicule du costume désiré font penser à ce que Sophie Duval appelle « l'alazon », le fanfaron en se basant sur une analyse aristotélicienne : « Aristote dans *l'Ethique de Nicomaque* oppose le rôle de l'alazon, l'imposteur, à celui de l'eiron, le dissimulé, qui prend pour cible le premier [...] Mais en tant qu'actants fonctionnels de la satire, le premier s'identifie plus généralement à tout personnage vicieux et hypocrite et le second à tout personnage

qui s'emploie à percer à jour l'hypocrisie.»¹⁷ Rustre et prétentieux, Chavigny est aussi rapproché de « Guignol » (VI, 177) dans « Le retour de M. Outrey ». Malraux grossit les travers de ce journaliste pour mieux le critiquer et montrer son aspect fantoche.

La réduction vise souvent la lâcheté, la bêtise ou la mauvaise maîtrise du Français des cibles. En ce sens, de la Pommeraye passe pour un sot et un lâche n'assumant pas ses articles: « Vous ne faites pas assurer à de pauvres bougres appointés la responsabilité des articles que vous écrivez. Vous êtes estimable.» (VI, 41) Malraux lui lancera le péremptoire : « Vous écrivez même comme un balai.» (VI, 45) Autant dire que « l'admiration littéraire » (VI, 46) qu'éprouve Malraux à son égard est extrêmement antiphrastique. Chavigny connaît aussi cette critique stylistique : « Votre haute culture ne s'arrête pas à l'ignorance du Français.» (VI, 60) Malraux condamne le style du journaliste et son manque de maîtrise du français. Aussi déclare-t-il à M. Henry d'En-avant-pour-l'arrière : « Votre haute culture ne s'arrête pas à l'ignorance du Français.» (VI, 60) On peut relever encore une attaque sur son style lorsqu'il aborde le procès de Malraux : « Vous expliquez toujours dans cette langue française qui fait l'admiration des fins lettrés, que “mon affaire de vol des bas-reliefs d'Angkor” (alors qu'il ne s'agit ni d'affaire, ni de vol, ni de bas-reliefs, ni d'Angkor), va revenir devant la cour de Saïgon. » (VI, 61) Malraux discrédite Chavigny qui verse dans l'imprécision et la diffamation. Mais il insiste surtout sur l'absence de talent dans l'écriture. Il se moque aussi à plusieurs reprises du « style pâteux » (VI, 180) et soporifique du *Saïgon républicain* dirigé par Delong qui écrit « comme un bouquet de pavots et d'oignons : ou les lecteurs pleurent ou ils dorment.» (VI, 70) Voilà qui agacera au plus haut point le principal concerné qui avait de surcroît certaines prétentions littéraires. Dans le *Nota-bene* des « Boys quotidiens », grâce à une mise en scène satirique, le gérant de *L'Indochine* assure qu'il n'a pas pu réveiller Malraux profondément endormi suite à la lecture du *Saïgon républicain*.

¹⁷DUVAL S., MARTINEZ M., *La satire, op. cit.*, p. 213.

La satire fait rire et soumet les cibles à une dégradation carnavalesque qui les ramène vers le bas, la bêtise presque animale, alors que Malraux se place en hauteur, du côté de la lucidité. Ainsi le rapprochement de Delong avec Prudhomme, Homais et Pécuchet, confirme sa sottise caricaturale ; en effet, « l'un des leitmotifs de la satire est l'attaque contre la bêtise et la stupidité. »¹⁸

En quittant la France, Malraux ne pensait pas que l'Indochine était si éloignée d'elle, concernant les valeurs et des institutions. Le procès a décillé Malraux qui a perçu toute la corruption dont souffrait le pays.

Son entreprise journalistique naît du désir de revanche mais aussi de celui d'aller au-delà des frontières du système pour le déstabiliser et le remettre en cause. Il sait qu'attaquer la presse coloniale sape l'administration qu'elle soutient.

La satire distillée dans *L'Indochine* et *L'Indochine enchaînée* est donc profondément transgressive car elle adopte un discours subversif outrepassant l'autorité coloniale. Malraux entend bien aboutir à une réforme voire à l'émancipation totale du peuple annamite. Même si sur place Malraux connaît l'échec, l'aventure indochinoise aura des retentissements par delà les frontières du lieu et du temps, dans ses discours, ses romans et ses essais.

¹⁸DUVAL Sophie, SAÏDAH Jean-Pierre, *Mauvais genre. La satire littéraire moderne*, Modernité 27, Bordeaux, PUB, 2008.